

—Oui, elle est arrivée à la maison à votre nom et le patron vous la renvoie.

—Ah ! il y a une réponse ?

—Non, m'sieu.

—Le jeune homme se retira, non sans avoir dit ironiquement, comme s'il avait reçu un fastueux porboire :

—Merci, m'sieu.

Ludovic Apollain, intrigué, ouvrit fébrilement la lettre : dès la première ligne il rougit. Voici ce que disait la missive :

“ Monsieur le poète,

“ Excusez mon audace, qui est grande ; je suis certaine que votre cœur me la pardonnera. J'ai lu vos vers sur un sac de crottes en chocolat dont on m'a fait cadeau et j'en ai été touchée.

“ Un poète comme vous ne peut être qu'un homme supérieur et l'on n'a pas besoin de vous voir pour vous estimer : je suis orpheline, j'ai quelque fortune et je suis seule avec une gouvernante et une bonne.

“ Je serais au comble du bonheur si vous vouliez consentir à venir prendre le thé chez moi le mardi ou le vendredi : on fait de la musique.

“ Je n'ai pas besoin de vous en dire plus long. Votre grande âme me comprendra.

“ Daignez recevoir, monsieur le poète, mes compliments les plus chaleureux.

“ CÉLESTE MOUTON. ”

Apollain resta abasourdi pendant quelques secondes.

Il relut la lettre et se mit à rêver.

Des projets de mariage s'ébauchèrent en son esprit fiévreux ; il se voyait déjà conduisant à l'autel sa correspondante, si jolie dans sa toilette de mariée et si douce, comme son nom. Car, il ne pouvait en douter, c'était une proposition déguisée d'union. O prestige de la poésie !

Le mardi ou le vendredi ? Le poète était perplexe.

Précisément la journée du mardi s'achevait. Peut-être aurait-il l'air de montrer un empressement de mauvais aloi en y allant le jour même ? Et



IV

... Tu vas en prendre un de ces lavages, je t'en passe mon gant...

puis, aurait-il le temps de s'acheter une paire de souliers vernis et une cravate blanche ?

D'autre part, attendre jusqu'au vendredi c'était se vouer au supplice de la curiosité et de l'attente anxieuse. Pourrait-il y tenir ? Non ; il valait mieux qu'il se déciât tout de suite.

En moins de temps qu'il ne faut pour le chanter, Ludovic Apollain enfila sa redingote et descendit l'escalier.

Dans la rue il se dirigea vers le cordonnier pour se chausser de vernis, puis vers un chemisier pour se cravater de blanc.

Ainsi équipé, le cœur tressautant, il prit le chemin de la demeure de Mlle Céleste Mouton dont l'adresse était sur la lettre.



V

Et Damien rit comme un fou, mais...

Arrivé devant la maison, il eut comme une hésitation, mais il en triompha bientôt et monta, selon l'indication de la concierge, au deuxième étage, où une vieille bonne vint lui ouvrir.

On l'introduisit, tout ému, dans un salon aux tons fanés. Deux dames y étaient installées dans des fauteuils. L'une semblait porter péniblement la quarantaine sonnée ; l'autre sensiblement plus jeune, avait une figure avenante.

C'est à cette dernière que Ludovic Apollain, poète, adressa tout d'abord ses hommages, en s'inclinant cérémonieusement :

—Mademoiselle, je me suis permis.

Mais la personne ainsi honorée se leva vivement et désignant sa voisine, dit sur un ton de présentation, avec respect, comme avec une gaffe :

—Mademoiselle Céleste Mouton.

L'effet fut prodigieux.

Apollain se redressa, pâlit, verdit, rougit, bégaya, balbutia des excuses. Mais le coup fatal avait été porté à ses illusions. Ce n'était pas là la jolie fiancée qu'il avait entrevue dans sa rêverie, ce n'était pas là l'adorable épouse qu'il avait promise à son cœur.

En vain la demoiselle d'âge mûr, que l'incident avait quelque peu froissée, essayait-elle, par des grâces surannées, de faire oublier les rides qui, sous la couche de poudre de riz, proclamaient irrévérencieusement le nombre respectable de printemps pendant lesquels elle avait soupiré ; en vain les autres invités, venus les uns après les autres, se dépensaient ils en esprit facile, en vain un professeur de piano massacrât-il quelques morceaux d'opéras, le poète ne pouvait se remettre de sa blessure morale.

Et quand après deux mortelles heures passées dans le salon de Mlle Céleste Mouton, Ludovic Apollain se retrouva dans la rue, il se prit à regretter profondément de s'être laissé si subitement sur le bonheur qu'il devait atteindre.

—Et voilà, se dit-il en forme de conclusion, où mène le prestige de la poésie : à être l'objet de la flamme d'une orpheline de quarante-cinq ans.

EDMOND CHAR.

SON DÉFENSEUR

Frem.—Tiens, Toto, voici cinq cents pour toi. A propos, penses-tu que ta sœur m'aime.

Toto.—Je le crois. A midi encore elle a pris votre défense.

Frem.—Ah ! quelqu'un m'attaquait donc ?

Toto.—Oh ! non. Rien de sérieux. Papa disait que vous aviez l'air d'un âne et Berthe a répliqué qu'un homme intelligent comme papa ne devrait pas s'amuser à juger d'après les apparences.

LE POST-SCRIPTUM

Première partie d'une lettre d'amoureux à sa belle :

“ ... Pour vous je traverserais les forêts les plus inextricables, les mers en furie ; j'affronterais les animaux les plus féroces et les vents les plus dévastateurs. Ni la distance ni les éléments déchainés ne pourraient m'empêcher de voler vers vous. ”

P. S.—J'irai vous voir demain, s'il ne pleut pas.

UN PERDANT

Le patron—Vous avez demandé la permission de ne pas travailler hier après-midi disant que vous étiez malade. Or, je vous ai vu aux courses et vous m'aviez l'air bien portant.

L'employé—Ce doit être après la première course. Oh ! si vous m'aviez vu après la deuxième. J'étais à faire pitié.

AU BUREAU DE POSTE

M. Serrepoigne.—Comment ! Un timbre de plus, parce que cette lettre pèse un peu plus que le poids. Mais, j'en ai envoyé des centaines qui pesaient moins et je n'ai pas regardé à payer le plein prix. Le gouvernement n'est qu'un peigne et je voterai contre, bien sûr.

ENCOURAGEMENT

La sur Pécriteau d'un mendiant aveugle :

“ Ne rougissez pas de me donner qu'un sou ; je ne peux pas voir. ”



VI

... Jack va se secouer et ...

(Suite à la page 6)